

— Quel âge aviez-vous alors, mon commandant ?

— Vous comprenez bien, Borgior, que je n'avais pas mon extrait de naissance sur moi. On a pensé que je pouvais avoir deux ans environ, et on m'a enregistré comme tel.

— Mais qui a pris soin de vous ?

— Le brigadier était un bien brave homme, et c'est certainement la Providence qui l'avait conduit vers moi. Il était marié depuis plusieurs années et se désolait de n'avoir point d'enfants. Il a trouvé tout simple de m'adopter. Vous voyez que Dieu fait bien ce qu'il fait. A la place de parents qui, probablement, ne m'aimaient guère, il m'en a donné qui m'ont élevé et qui ont fait de moi un honnête homme.

— Et un brave officier !

— Taisez-vous, capitaine, je ne vous demande pas de compliments.

— Et ces braves gens vivent toujours ?

— Hélas ! non. Ils sont morts tous depuis longtemps. C'est pour cela que je me suis engagé à dix-huit ans ; sans cela je serais peut-être meunier.

— Meunier ?

— Oui, figurez-vous que j'étais devenu amoureux de la fille au père Magloire qui possédait le moulin qu'on aperçoit là-haut sur la côte. C'était une jolie fille que Rose, et je puis dire sans fatuité que je ne lui étais pas indifférent. Regardez-moi bien, je ne suis pas beau, n'est-ce pas ?

— Mon commandant...

— Allons, c'est bien, je le sais ; mais je puis bien vous dire qu'à dix-huit ans, quand je n'avais pas de balafre et que j'avais des cheveux blancs bouclés, je n'étais pas mal. En tout cas, c'était l'avis de Rose.

— Eh bien, pourquoi ne l'avez-vous pas épousé ?

— Capitaine, si vos hommes n'avaient pas de munitions, est-ce que vous les mèneriez au feu ?

— Dame ! à moins de ne pouvoir faire autrement...

— C'est justement l'affaire. On n'est jamais forcé d'entrer en ménage, quand on n'a pas le sou. L'argent, ce sont les munitions pour le combat. Or, ma giberne était vide. Je voulais bien me battre tout de même : mais quand j'ai été causer de cela au père Magloire, il m'a tranquillement mis à la porte.

— Et vous vous êtes résigné ?

— Oh ! pas tout de suite, bien entendu. J'ai tempêté, je crois même que j'ai un peu pleuré, mais Rose était plus raisonnable que moi. Elle m'a calmé et m'a promis de m'attendre jusqu'à ce que j'aie fait fortune. Ma foi, dans ce temps-là, je croyais que c'était la chose la plus simple du monde, et pour amasser des rentes, je n'ai rien trouvé de mieux que de m'engager. Drôle d'idée, hein ?

— Et Rose, qu'est-elle devenue ?

— Ah ! la pauvre fille ! imaginez-vous qu'à l'insu du papa, bien entendu, nous nous écrivions. Nous nous faisons mutuellement les plus beaux serments du monde, lorsque, Patatras ! à l'assaut de Sébastopol, le premier, pas le bon, j'ai le bras cassé par un biscaien. Les Russes, restés maîtres du terrain, me ramassèrent et m'emmenèrent comme prisonnier. Les camarades qui m'avaient vu tomber racontèrent au camp que j'avais été tué. La nouvelle fut transmise au maire de Trarières, et me voilà porter mort.

— Mais Rose ?

— Eh bien, qu'est-ce que vous vouliez qu'elle fit ? Elle m'a pleuré, puis elle a fini par épouser le garçon meunier. Quand je

suis revenu en France, j'ai appris ce qu'il en était, et pour ne pas lui faire de peine, je me suis promis de ne pas remettre les pieds à Trarières. Voilà, mon cher, le roman de ma vie, et, je vous le dis bien bas ; voilà pourquoi aussi je ne me suis jamais marié. Mais trêve aux sentiments, voilà que nous arrivons ; faites sonner la grande halte et allons déjeuner !

En effet, pendant cette conversation, les soldats avaient achevé de gravir la pente et étaient arrivés sur la place du village, dont les habitants s'apprêtaient à leur faire fête.

En un clin d'œil, les faisceaux furent formés, et les soldats se mirent à préparer leur déjeuner.

Les officiers avaient avisé un modeste « bouchon » et avaient envahi la salle, vide de buveurs, chose extraordinaire, car on était au dimanche, et la messe était dite depuis longtemps.

— C'est toujours le même cabaret, murmura M. Kergaz, en se penchant vers le capitaine Borgior, mais ce n'est plus le vieux père Jérôme. En trente ans, tout change, ce n'est pas étonnant.

A ce moment, le cabaretier s'approcha pour disposer le couvert des officiers.

— Eh ! mon brave, exclama joyeusement le commandant, on ne boit donc pas à Trarières, qu'il n'y a personne chez vous ?

— Faites excuse, mon officier, mais c'est qu'aujourd'hui tout le monde est à la vente.

— A la vente ? quelle vente ?

— Une vente par autorité de justice, répliqua le cabaretier en baissant la voix ; mais s'il vous plaît, ne parlons pas de cela ! Voilà la pauvre veuve qui vient se réfugier chez nous avec sa fille ; elle a bien assez de chagrin sans qu'on l'augmente, en parlant devant elle de ses malheurs.

Les officiers jetèrent au coup d'œil sur la place. On voyait venir, en effet, une paysanne dont les traits flétris gardaient encore un vague reflet de beauté et qui s'appuyait sur une jeune fille.

— Tiens, la jolie paysanne ! s'écria étourdiment un jeune sous-lieutenant.

Mais sa réflexion n'eut pas d'écho. Les deux femmes venaient d'apparaître à la porte du cabaret, vivante image de la douleur. Par un sentiment de respect, tout le monde s'était tu, et pas un mot ne fut prononcé pendant qu'elles traversaient la salle.

Le capitaine Borgior tourna machinalement la tête vers son commandant. M. Kergaz était devenu blanc et mordillait sa moustache.

— Qu'avez-vous, mon commandant ? murmura-t-il, pendant que les autres convives reprenaient leur conversation bruyante.

— Ce que j'ai, chevrota le commandant, je crois que je deviens fou ! Avez-vous regardé ces deux femmes ?

— J'avoue que je n'ai regardé que la jeune fille.

— Eh bien, moi aussi, et c'est là ce qui me trouble. J'ai cru revoir Rose quand elle avait seize ans et que j'en avais dix-huit !

— Ah ! diable... après tout, qui sait ?

— Comment, qui sait ? Rose, si elle vit encore, elle doit avoir près de cinquante ans.

— Oui ; mais puisqu'elle s'est mariée, ne peut-elle pas avoir une fille ?

— Grand Dieu, murmura M. Kergaz, c'est vrai !

Il resta un instant songeur, puis apercevant le cabaretier, il lui fit un signe.